

## PRÉFACE

Le vent chassa la charpie  
à cinq heures du soir.  
Et l'oxyde sema cristal et nickel  
à cinq heures du soir.  
Déjà luttent la colombe et le léopard  
à cinq heures du soir.  
Et la cuisse avec la corne désolée  
à cinq heures du soir.  
Le glas commença à sonner  
à cinq heures du soir.  
Les cloches d'arsenic et la fumée  
à cinq heures du soir.  
Dans les recoins, des groupes de silence  
à cinq heures du soir.  
Et le taureau seul, le cœur offert !  
à cinq heures du soir.  
Quand vint la sueur de neige  
à cinq heures du soir,  
quand l'arène se couvrit d'iode  
à cinq heures du soir,  
la mort déposa ses œufs dans la blessure<sup>1</sup>.

*A las cinco de la tarde...* Ignacio Sánchez Mejías est connu d'abord parce qu'il est le héros de ce poème, un des plus célèbres de la langue espagnole. Le *Llanto*, ce chant déchirant que son ami Federico García Lorca lui consacra après sa mort tragique.

Le 11 août 1934, Ignacio Sánchez Mejías, torero atypique retiré de la carrière en 1927, et qui a repris l'épée depuis moins

1. *Llanto por Ignacio Sánchez Mejías*, trad. Sylvie Corpsas et Nicolas Pewny.

d'un mois, est très grièvement blessé dans les arènes de Manzanares par la corne d'un taureau qui lui transperce la cuisse. Mal soigné, il meurt à Madrid deux jours plus tard, d'une gangrène gazeuse. Sánchez Mejías n'est pas un torero comme les autres. Poète et dramaturge, journaliste et conférencier, c'est un artiste hors norme, ami de Lorca et de Rafael Alberti, un personnage célèbre qui tient, dans la vie de sa cité, Séville, une place à part. Président du club de football du Betis, de la Croix Rouge sévillane, il est aussi celui qui organise et finance, à l'occasion du trois centième anniversaire de la mort du poète Luis de Góngora, le fameux colloque qui réunit à l'Athénée de Séville Federico García Lorca, Rafael Alberti, Gerardo Diego, Dámaso Alonso, Juan Chabás, Jorge Guillén et José Bergamín. Un colloque qui donna naissance à ce soulèvement poétique et littéraire que l'histoire nomma par la suite « la génération de 27 ».

C'est l'époque où, en Espagne, la quasi-totalité des artistes, des écrivains et des penseurs trouvent dans la tauromachie la traduction et l'illustration rituelle des principales questions philosophiques sur l'existence et sur la mort qui les animent. Ignacio Sánchez Mejías est au carrefour de ces idées, et au croisement de leur soumission au réel le plus tragique.

La mort a toujours rôdé dans la vie de Sánchez Mejías. Sa photo la plus célèbre le représente penché sur la dépouille mortelle de son beau-frère, le célèbre torero José Gómez Ortega, Joselito, tué par un taureau à Talavera de la Reina le 16 mai 1920. Le corps de Joselito est allongé sur un lit. Sánchez Mejías est derrière lui. Sa main gauche soutient sa propre tête. La droite celle du mort. Le poète est seul, perdu dans son affliction. Il sait alors que ce qu'il vient de perdre, c'est aussi, au-delà de l'ami et du parent, l'idée qu'il se faisait de la perfection tauromachique. Son admiration pour Joselito est sans bornes. Lui, le torero massif, athlétique, qui masquait ses limites tech-

niques et artistiques derrière un courage exceptionnel, tout en puissance et en domination, tenait son beau-frère pour un maître. « *Le torero plus léger que l'air, mythe de la tauromachie comme jeu élégant, sauvage et échiquéen*<sup>1</sup> » écrit Jacques Durand. Le contraire de Sánchez Mejías, lourd, plus brillant aux banderilles qu'à la muleta, pas toujours très à l'aise avec les épées. Mais courageux. Au-delà du raisonnable : « *La bravoure la plus authentique et la plus surprenante qui se soit jamais exhibée dans les arènes* » disait en parlant de lui José María de Cossío, le plus grand historien et encyclopédiste de la tauromachie.

Mais c'est sa vie singulière d'intellectuel engagé dans les paris de l'existence qui fascine. Dans une biographie qu'il lui a consacrée<sup>2</sup>, Andrés Amorós affirme que « *si Ignacio Sánchez Mejías avait été nord-américain – une hypothèse vraiment absurde – on aurait déjà tourné plus d'un film sur sa vie. En effet, la diversité de ses talents et l'aspect séduisant de sa biographie le rendent comparable à bien peu de figures du vingtième siècle : Lawrence d'Arabie, Charlie Chaplin, Pablo Picasso, Orson Welles...* »

C'est en travaillant pour ce livre dans les archives de la famille Sánchez Mejías qu'Andrés Amorós tombe par hasard, dans une malle, sur le manuscrit de ce roman inachevé, sans titre, sans chronologie évidente. Il en recompose le récit à partir des chapitres retrouvés, assumant les incertitudes de la narration tout en respectant la lettre du texte. On savait que le texte existait, puisque l'auteur en fit lui-même une lecture publique, un soir de corrida, en 1925, à Valladolid. Et que *El Norte de Castilla*, le grand quotidien local, en publia le lendemain, « avec l'aimable autorisation de l'auteur », le premier chapitre. Mais on en avait perdu la trace. Sánchez Mejías a

1. Jacques Durand, *Humbles et phénomènes*, Verdier, 1995.

2. *Ignacio Sánchez Mejías*, par Andrés Amorós, Alianza Editorial, 1998.

commencé l'écriture de *L'Amertume du triomphe* deux ans plus tôt, alors qu'il s'est retiré des arènes. Tout lui pèse alors. La terrible absence de son beau-frère et idole, les bassesses du monde taurin qui ne l'épargne guère, la méfiance du public qui le trouve arrogant. Ignacio veut écrire un grand roman taurin qui dirait la vérité, de l'intérieur, sur ce monde si mal connu. Il trouve que la littérature donne de la corrida et des toreros une image folklorique, bien éloignée de la réalité. La réalité, c'est justement pour lui l'amertume, celle des douleurs et des triomphes. Il veut que le public comprenne enfin ce que c'est d'être seul à attendre la mort ou le triomphe, et comment le poison de la peur peut vous paralyser. Il pense que s'il y parvient, plus personne ne pourra manquer de respect envers un torero. Son texte porte cette ambition, qui brouille un classicisme narratif à coups de personnages provocateurs qui se brûlent et bousculent les topiques du genre. Les situations qu'il met en scène, et qui réinventent les fondamentaux de la littérature tauromachique, il les a toutes vécues, dans sa chair, dans ses pires cauchemars. La peur, l'ambition, l'amour impossible, l'engagement total et choisi, la mélancolie de l'impuissance. Tous ces sentiments sans limites, exprimés sans concessions, sont ici décrits de l'intérieur, par un homme qui comme torero accepte le prix de ces dangers, et comme écrivain s'interroge sur ces défis et leur vanité.

Mais pour Ignacio Sánchez Mejías, la tauromachie est avant tout le lieu de la vérité. Celle dont il ne pourra jamais se passer. Andrés Amorós raconte<sup>1</sup> comment en 1929, dans une conférence prononcée à New York, à l'université de Columbia, il balaye d'un revers de main les arguments des premiers animalistes qui, comme Eugenio Noel, demandent – déjà! – l'interdiction des corridas :

1. *Op. cit.*

*« Quand l'humanité aura atteint un tel degré de civilisation qu'il ne restera plus aucune cruauté, alors il sera temps de parler de supprimer les corridas. Mais tant que les êtres humains parleront tranquillement du nombre d'hommes que chaque nation peut tuer à un moment déterminé, parler de la cruauté des corridas est ridicule. »* Et il conclut : *« La corrida n'est pas une cruauté mais un miracle. C'est la représentation dramatique du triomphe de la Vie sur la Mort. »*

À l'époque de cette conférence, Sánchez Mejías a une nouvelle fois arrêté sa carrière de torero. Il écrit, il voyage, cultive sa passion pour les femmes, la poésie, le théâtre et le flamenco. Mais quelque chose le ronge en silence. Ce terrible vide qui vous étouffe lorsque aucun taureau ne vous attend plus quelque part, dans la lumière d'un campo, point noir entraperçu dans les ocres d'un paysage. Les toreros parlent d'un ver dans l'estomac, qui vous mange de l'intérieur. *« Je m'ennuyais à mourir »* dira Ignacio en annonçant, au bout de sept ans, son retour aux arènes. Il a quarante-trois ans, son corps s'est encore alourdi. Il est riche, célèbre, il repart au combat.

*« Je reviens à la corrida parce que le moment est venu, avec les années, d'être sérieux. Depuis l'âge de neuf ans, je ne fais que des folies : obéir à mes parents, étudier, m'inquiéter de mon avenir, nouer des liens affectueux, administrer soigneusement l'argent gagné, cultiver mes champs... Bref, toutes les folies que l'on fait quand on est jeune... Mais tout arrive, et pour moi l'heure est venue d'être raisonnable et sensé. C'est dur mais inévitable. À mon âge, il faut être sérieux ! Voilà pourquoi je reviens à la corrida ! »*

J.-M. M.

## L'AMERTUME DU TRIOMPHE

I  
JOSÉ ANTONIO

José Antonio allongea le bras et, saisissant des papiers qu'il avait soigneusement rangés la veille au soir sur la table de nuit, il se mit à les relire avec la même satisfaction qu'il avait éprouvée tant d'autres fois.

C'étaient des affichettes de corridas et des coupures de presse qui annonçaient et commentaient ses premiers pas dans le monde de la tauromachie.

Il alluma une cigarette et chercha des yeux la signature des critiques : Onarres, Don Criterio, Alarcón et Feria. Les quatre articles des chroniqueurs sévillans étaient soigneusement attachés au programme qui annonçait ses débuts dans les arènes de la Maestranza de Séville.

Pour une fois, les quatre s'étaient mis d'accord. José Antonio Moreno, le fils du régisseur du domaine d'Albento, remplissait parfaitement les conditions pour devenir un torero de premier plan : jeune, fort, très adroit, artiste et surtout courageux ; si courageux que Onarres, Alarcón et Feria étaient d'accord pour dire que depuis l'époque d'Espartero, on ne s'était pas comporté dans l'arène avec l'insolence juvénile dont faisait preuve ce garçon dont la muleta abritait la promesse, à peine dissimulée, de la renaissance de la tauromachie.

Seul Don Criterio, en décortiquant son jeu, objecta quelques « oui, mais » à son travail et, après avoir recommandé aux aficionados de ne pas trop s'enthousiasmer avant de l'avoir revu, et souligné avec une froideur cruelle tous ses défauts, il terminait en disant que, même si le débutant avait été bon tout l'après-midi, il attendait de le voir face à des taureaux plus adultes et plus difficiles.



José Antonio, qui prenait plaisir à savourer son triomphe à travers ces souvenirs, ne comprenait pas vraiment pourquoi cet homme, à qui il avait été présenté la veille de ses débuts dans un débit de boissons que possédait le chroniqueur dans la rue Tetuán, voulait le voir devant un taureau difficile.

Il poursuivit sa relecture des coupures de presse et, arrivant à l'une d'entre elles signée Mariano Ayarza, son visage esquissa une moue d'intime satisfaction. C'était le compte rendu d'une corrida sans picador qu'il avait toréée à Lucena, bien avant de débiter à Séville.

Mariano Ayarza était un garçon de Cadix qui avait connu récemment son premier succès littéraire à l'occasion de la publication d'un roman sur fond de traditions andalouses.

Ce n'était pas un aficionado mais il s'était intéressé au personnage de José Antonio que, par une étrange coïncidence, il avait vu toréer.

Il vivait à Madrid, depuis quatre ans déjà, mais Lucena, où il avait de la famille et où il connut ses premières amours, était le lieu où il situait son roman. Il s'y trouvait pendant les Fêtes, sans que l'on sache si c'était pour partager la vie de ses personnages ou pour passer quelques jours auprès de Dolores Vivar, la plus belle femme de la province de Cordoue, dont Mariano Ayarza possédait, parmi d'autres souvenirs d'enfance, un petit mouchoir blanc qui présentait sur l'une de ses pointes deux gribouillages en forme de D et de M, brodés de sa main, en cachette de sa mère, il y avait bien longtemps, un printemps où, entre autres espiègleries, Mariano lui avait demandé si elle voulait de lui comme fiancé...

Il était en ville depuis plusieurs jours et il n'avait pas réussi à la voir. Son mari, jaloux parce qu'averse de sa beauté, la retenait quasiment prisonnière dans l'une de ces maisons andalouses avec grilles, portes massives, patios à arcades en ojive, jardins, pièces carrelées d'azulejos, oiseaux et fleurs, beaucoup de fleurs à entretenir – toutes les fleurs dont les femmes ont besoin pour se distraire, quand l'amour s'est enfui à travers les grilles de la

fenêtre, un jour où le maître de maison, par inadvertance, a laissé ouverte la grande porte en bois.

Il pensait qu'il repartirait sans l'avoir vue quand, une après-midi, il apprit par le serveur du Casino que la corrida serait exceptionnelle, que toutes les familles de Lucena allaient aux arènes, que même Don Antonio Garrido, qui ne sortait jamais accompagné de sa femme, avait loué un balcon pour l'amener à la corrida.

Mariano, qui pensait prendre le train pour Madrid le lendemain, acheta une entrée le jour même.

Il assista à la corrida et éprouva de la sympathie pour ce jeune torero qui, au moment de brinder son premier taureau, quand il aperçut Dolores dans une loge proche de la présidence, dit d'une voix mâle et sonore :

— Je l'offre à monsieur le président et aux jolies femmes.

Cet aspect de la Fête, le fait qu'un homme offre son travail à voix haute, devant un public, à une belle femme, en ne s'autorisant que de son audace et de son admiration, éveilla l'intérêt du jeune écrivain.

Plus tard, quand tous applaudissaient José Antonio, lui qui n'entendait rien aux taureaux et n'était pas un aficionado, frappa dans ses mains et applaudit avec enthousiasme pendant que sa chère Dolores, avec son tout petit mouchoir blanc, pareil à celui qu'il possédait lui-même, réclamait au président l'oreille du taureau en récompense de l'exploit du torero qui lui avait donné la mort d'une estocade sans faille après une belle faena de muleta.

Ce soir-là, il fit la connaissance de José Antonio et lui proposa de faire quelque chose dans son journal de Madrid. Il ne connaissait rien aux taureaux mais il écrivait ses impressions.

Ils se séparèrent et quelques jours après, alors que le torero avait déjà oublié la promesse du « journaliste de Madrid », comme il l'appelait, il reçut un journal dont l'une des pages comportait deux colonnes entourées de lignes bleues en forme de L.

Il lut l'article plusieurs fois et, bien qu'il y eût certaines choses qu'il ne comprenait pas, il finit presque par le savoir par cœur : comme c'était beau !

Il décrivait l'animation de la ville, le défilé des cuadrillas, la couleur des habits des toreros, les vêtements des femmes, l'enthousiasme des hommes, la bravoure du taureau...

Il parlait de la Mort comme s'il s'agissait d'une belle femme qui présidait à la Fête. Il décrivait l'émotion du public la voyant passer d'une façon telle que José Antonio en avait la chair de poule.

Il parlait du soleil, de la couleur du ciel, de duchesses et de malandrins, de cadets de Castille, d'aventures en Flandres et de Fêtes royales à Burgos, Ávila, Salamanque...

À tout cela, il mêlait le nom de José Antonio et celui d'une femme qui, d'après lui, sortait tout droit d'un tableau de Romero de Torres. Il terminait en disant au triomphateur : « Je suis votre héraut » tout en nommant la femme « sa déesse protectrice ».

Il le relut encore puis posa sa tête sur les oreillers repliés et, les yeux mi-clos, il se remémora sa brève vie de torero : la corrida de Lucena, les débuts à Séville, les réserves de Don Criterio, le télégramme de Retana, l'agent des arènes de Madrid. L'acceptation. Le voyage dans le rapide où il lisait le nom de presque toutes les gares. Son arrivée à Madrid, la veille au soir. Enfin, le rêve qu'il caressait avec toujours plus de plaisir : sa présentation aux arènes de Madrid qui, dans deux jours, allait devenir réalité. L'espérance de sa vie entière était sur le point de se réaliser.

— Vous permettez ?

La demande venait de la porte.

— Entrez ! répondit José Antonio.

— Bonjour !

— Bonjour !

Vous êtes bien José Antonio, le fils du régisseur d'Albento ?

— Pour vous servir.

— Je suis l'un de vos partisans, sans vous avoir jamais vu, pour ce que l'on m'a rapporté de votre attitude face aux taureaux. Je m'appelle...

Dans la chambre de l'auberge *La Leonesa* que José Antonio occupait pour la première fois cette nuit-là, venait d'entrer Teodomiro, le tailleur de tous les débutants de province, celui qui devinait leur arrivée avec la sagacité de ces oiseaux gris qui savent, sans que personne ne les avise, repérer les journées où l'on sélectionne les vaches : il en arrive d'abord un et tous les autres suivent.

Mais, alors que ces oiseaux-là sont vite rassasiés, les vrais vautours de la tauromachie, attirés par la seule odeur de la chair fraîche, bien qu'ils paraissent inoffensifs sont insatiables ; ils n'agressent personne : ils veulent seulement manger, et manger encore, à n'importe quel prix.